



HAL
open science

Instruments délicats ou êtres sensibles? Enquêtes sur la supposée insensibilité des expérimentateurs à l'égard des animaux cobayes

Catherine Rémy

► **To cite this version:**

Catherine Rémy. Instruments délicats ou êtres sensibles? Enquêtes sur la supposée insensibilité des expérimentateurs à l'égard des animaux cobayes. *L'Homme - Revue française d'anthropologie*, 2023, 247-248, pp.163-190. hal-04382071

HAL Id: hal-04382071

<https://hal.science/hal-04382071>

Submitted on 9 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Instruments délicats ou êtres sensibles ? Enquêtes sur la supposée insensibilité des expérimentateurs à l'égard des animaux cobayes

Catherine Rémy¹

Résumé :

Dans la littérature scientifique consacrée à l'expérimentation animale, des travaux ont mis en avant l'existence d'un « compartimentage mental » chez les scientifiques qui engendrerait une insensibilité à l'égard des animaux cobayes. Après avoir rappelé les façons dont l'expérimentation animale a été encadrée depuis le milieu du XIXe siècle – une forme politique dualiste reposant sur une discontinuité entre humains et animaux émerge et domine, qui se trouve progressivement remise en cause par un dispositif gradualiste qui appelle à une perception plus sensible des non-humains, les résultats de deux enquêtes ethnographiques menées dans des laboratoires de recherche sont exposés. Dans le premier laboratoire, l'observation participante donne à voir une pratique de l'expérimentation qui actualise une « forme sacrificielle » : le cobaye est plaint en tant que victime et traité avec sensibilité au nom de l'attachement d'une catégorie d'acteurs, les animaliers éleveurs qui s'occupent dans la durée des animaux ; les scientifiques apparaissent pour leur part plus détachés des cobayes. Dans le second laboratoire, l'observation met en évidence une pratique de l'expérimentation au cours de laquelle les primates sont rehaussés et traités comme des quasi-humains, tandis que les cochons, sur lesquels sont prélevés des organes, sont mis à distance et suscitent l'indifférence. Ainsi, dans les deux laboratoires, des expressions de sensibilité et d'insensibilité émergent de façon conjointe quoique dans des configurations différentes ; la thèse du compartimentage mental doit être nuancée et les conditions d'apparition de ce dernier explicitées afin de mieux comprendre le rapport qui se noue entre expérimentateurs et animaux cobayes.

Mots-clés : Expérimentation animale, compartimentage mentale, primates, laboratoires, dualisme, gradualisme

¹ CEMS (CNRS-EHESS)

Le psychologue britannique Richard D. Ryder, connu pour être l'inventeur du concept de « spécisme² » (Jeangène Vilmer 2015 : 23), a longtemps pratiqué l'expérimentation animale. Devenu un opposant à celle-ci, il a dénoncé ses effets psychologiques néfastes ainsi que la « cruauté étudiée » de nombreux scientifiques qui la pratiquaient. Selon le psychologue, l'expérimentation aurait produit des individus « infirmes de l'émotion » et cette « culture disciplinaire de l'insensibilité » serait allée de pair avec un rejet de tout dilemme moral (1998 : 52). Dans une veine similaire, la philosophe américaine Cora Diamond (2004) a décrit l'existence chez de nombreux scientifiques expérimentateurs d'un « compartimentage mental » : ces derniers, parce qu'ils font de la science, cessent de comprendre ce qu'ils font aux animaux et ne s'émeuvent plus. Pour illustrer ce phénomène, la philosophe relate une scène vécue : « Un neurophysiologiste a mentionné un jour dans une conférence pour philosophes au sujet de ses recherches que toutes ces morts d'animaux que ce travail impliquait le mettaient au désespoir – aussi important qu'il pût juger ce travail. Quand j'ai mentionné ceci à un de ses collègues, lui s'inquiétait qu'un confrère puisse ressentir cela ou parler ainsi. L'idée était qu'un scientifique ne devrait pas prendre les morts de cette façon, ne devrait pas penser 'toutes ces morts !' et être désespéré qu'elles soient inséparables du genre de travail qu'il fait » (p. 487-488). Si cette citation décrit avec clarté la mise à distance réalisée par certains expérimentateurs, elle évoque également, sans que la philosophe ne s'y arrête, le désespoir que d'autres peuvent ressentir face à la mort et à la souffrance des animaux cobayes : le compartimentage mental semble ainsi ne pas pouvoir empêcher l'émergence d'un trouble moral chez certains.

Dans le sillage de l'anthropologie de la nature (Viveiros de Castro 2014, Descola 2005, Ingold 2007), et en écho à la description d'un « compartimentage mental » chez les scientifiques, l'expérimentation sur l'animal pourrait apparaître comme l'archétype d'une partition « moderne » des humains et des non-humains qui réifie ces derniers et les ravalent au rang d'objet. Qu'en est-il lorsque l'on se rapproche des situations concrètes mettant en co-présence scientifiques et animaux cobayes ? En réalité, peu de travaux en sciences sociales et d'ethnographies de laboratoire ont été consacrés aux expérimentations « dures » menées sur des animaux et la question de la nature des relations nouées entre expérimentateurs et cobayes apparaît encore aujourd'hui

² Apparue dans les années 1970, cette notion désigne un mode de pensée qui postule une supériorité de l'être humain sur les autres espèces animales.

largement inexplorée. Les quelques enquêtes disponibles donnent néanmoins à voir des pratiques plus nuancées que l'expression d'un strict « compartimentage mental », quoique celui-ci soit souvent présenté comme dominant. Par exemple, dans son enquête sur le point de vue des tenants du behaviorisme et des psychologues expérimentaux sur la souffrance animale, l'anthropologue belge Véronique Servais (2010) décrit un processus proche du compartimentage mental : « pour être capable de ne rien savoir de l'animal qui crie, la première opération consiste à se couper de la participation à l'interaction » (p. 93). Cette analyse fait écho aux travaux pionniers de l'ethnométhodologue, D. L. Wieder (1980), qui a étudié les pratiques des psychologues béhavioristes travaillant sur des chimpanzés en laboratoire. Au sein de cette communauté inter-spécifique composée de chercheurs et de primates, deux tendances opposées sont à l'œuvre : l'attitude « naturelle » qui implique la rencontre de consciences incarnées, humaines et non-humaines, et l'attitude expérimentale béhavioriste qui dénie toute possibilité de contact entre les êtres. D. L. Wieder souligne le positionnement paradoxal de ces chercheurs qui décrivent les primates comme des êtres sans conscience et ne se réfèrent jamais dans leurs travaux aux animaux en tant que sujets, alors qu'ils vivent au quotidien avec ces animaux en les considérant comme des sujets-partenaires et prennent justement appui sur cette relation intersubjective pour mener à bien leurs recherches. Dans l'analyse de Wieder, la pratique en laboratoire des psychologues béhavioristes implique donc une prise en compte des cobayes et le compartimentage n'est qu'un aspect, notamment visible dans les comptes-rendus et publications, de la relation qui se noue entre humains et non-humains. Les sociologues A. Arluke et C. R. Sanders (1996), ont également mené une enquête à partir d'entretiens dans deux laboratoires de recherche américains qui utilisent des primates. Même s'ils ne précisent pas le type d'expérimentations qui y sont menées et si aucune description directe de celles-ci n'est proposée, les animaux semblent soumis à de nombreuses manipulations. La comparaison fait émerger des pratiques opposées : dans le premier laboratoire, les primates sont « dépersonnalisés » et traités comme des « instruments » (p. 112), tandis que dans le second, les cobayes sont perçus comme des animaux au « statut moral élevé » (p. 115) et les animaliers ont tendance à établir des liens affectifs avec certains « favoris » (p. 117). Si une forme de compartimentage mental dans le rapport aux animaux domine au sein du premier laboratoire, le second apparaît ouvert à des expressions de sensibilité à l'égard des cobayes.

À l'appui de ces travaux, il semble donc que l'insensibilité, érigée en élément constitutif de la rigueur expérimentale, cohabite en pratique avec différentes modalités d'expressions de sensibilité à l'égard des animaux cobayes soumis aux manipulations. La description de cette ambivalence affective et relationnelle a éveillé mon intérêt pour le monde de l'expérimentation animale et le traitement des animaux cobayes. Depuis plusieurs années, j'enquête sur cet univers : j'ai ainsi réalisé une première recherche sur la pratique de l'expérimentation à partir d'une observation participante dans un laboratoire de physiologie animale³, puis une seconde, plus récente, mêlant ethnographie et histoire, sur des scientifiques expérimentateurs spécialistes de xénotransplantation réalisant des expérimentations inter-espèces en laboratoire⁴. Dans le premier laboratoire, les scientifiques mobilisent de nombreuses espèces pour les expérimentations : des primates, des cochons, des moutons, des vaches, des chèvres, des lapins et des rats. Je n'ai cependant pas pu assister aux expériences sur les primates. Le laboratoire est dirigé par un médecin de formation devenu chercheur en physiologie, spécialiste de la reproduction. Les équipes de recherche se composent de chercheurs, de techniciens de laboratoire (les aides des chercheurs dans les salles de laboratoire), de techniciens animaliers qui ont en charge le soin des animaux et d'un technicien animalier du bloc opératoire qui s'occupe de la préparation des animaux avant les expérimentations sur corps vivant et qui les euthanasie. Le deuxième laboratoire est une importante unité de recherche biomédicale qui se consacre à des recherches en immunologie, avec une orientation sur la question de la transplantation, intra et inter-espèces. Lors de ma présence sur le terrain, je vais découvrir que ce site abrite l'une des plus grosses animaleries pour primates de France et que l'expérimentation sur ce type d'êtres en constitue l'une des spécificités. Ma présence sur le terrain n'a jamais été acquise, et l'enquête ethnographique a été menée de manière hachée, évoluant au gré des rencontres et des possibilités d'observations autorisées (réunions, colloques et expérimentations). Sur le terrain, j'ai été essentiellement en contact avec les chercheurs, ingénieurs et techniciens en charge de la recherche sur les xénogreffes. Très rapidement, j'ai noué une relation privilégiée avec une ingénieure de recherche en charge de l'expérimentation animale au sein du laboratoire : le dialogue avec cette informatrice a été central pour le processus d'enquête et m'a ouvert certaines portes du laboratoire.

³ Cette enquête s'est déroulée en 2004. Pendant trois mois, j'ai observé quotidiennement la vie de ce laboratoire de physiologie animale.

⁴ L'enquête s'est déroulée entre 2010 et 2014.

Au cours de ces deux enquêtes, j'ai cherché à décrire et analyser les façons dont les scientifiques expérimentateurs percevaient et traitaient les animaux cobayes, des souris et des gros mammifères dans le laboratoire de physiologie, et des primates et des cochons génétiquement modifiés dans le laboratoire biomédical. L'analyse « combinatoire » (Rémy, 2021) des pratiques observées met au jour différentes modalités d'articulation entre distanciation et engagement, expressions d'insensibilité et de sensibilité, qui questionnent l'existence d'un strict « compartimentage mental » et mettent au jour les troubles et interrogations que peut susciter l'instrumentalisation de corps non-humains pour la science.

1 – Pensée dualiste et insensibilité

L'utilisation du modèle animal en science se caractérise par une tension indépassable : l'animal est un bon cobaye car il ressemble à l'humain, cette ressemblance permet la *substitution*, qui elle-même introduit l'idée d'une *identité* entre les êtres, mais il l'est également car il est *différent* de l'humain, cette différence rend possible sa *disponibilité* mais cette dernière suggère l'existence d'une distance, d'une barrière entre les êtres. La contrainte d'identité rend crédible d'un point de vue scientifique la substitution mais fait de l'expérimentation sur l'animal un problème moral puisqu'il s'agit d'instrumentaliser un être quasi identique à l'humain. La contrainte de différence a pour effet de légitimer l'instrumentalisation et donc d'atténuer le problème moral mais fragilise la substitution et donc la validité scientifique du modèle. Il existe une tension entre les deux contraintes : l'identité affirmée rend problématique la disponibilité, tandis que le travail sur la différence met en péril la substitution⁵.

La « forme politique⁶ » (Dodier 2003) dualiste a constitué une première modalité d'articulation de la tension entre contrainte d'identité et contrainte de différence : la science a longtemps autorisé l'existence d'un monde où la ressemblance physiologique de certains animaux avec les humains a été affirmée et démontrée mais au sein duquel la

⁵ Pour l'esquisse de ce modèle de l'expérimentation animale, je me suis inspirée du travail de Luc Boltanski (2004) qui, dans *La condition fœtale*, met en avant un « modèle de l'engendrement », se traduisant par deux contraintes. Le sociologue affirme s'inscrire dans une démarche constructiviste qui, à la manière de John Rawls, « entend établir une construction qui pointe vers une forme de validité universelle tout en étant circonscrite historiquement » (p. 355).

⁶ Une forme politique est un agrégat, à un moment de l'histoire, d'institutions et acteurs qui « constituent des modèles de référence pour agencer les pouvoirs » (*Ibid.* : 29).

commune sensibilité pouvait être niée sans que cela ne soit condamnable moralement. Cette forme politique dualiste de l'expérimentation animale est portée par des instances et acteurs qui défendent l'autonomie, la liberté des scientifiques expérimentateurs et diffusent un raisonnement dual concernant l'échelle des êtres, légitimant un pouvoir sans limite sur les corps non-humains. Elle apparaît au XIXe siècle lorsque la « médecine expérimentale » est systématisée par François Magendie, puis Claude Bernard. Le principe de cette médecine expérimentale est la substitution de l'humain par l'animal afin de pouvoir étudier l'organisme et ses fonctions. Ce geste de substitution met au jour des analogies biologiques et anatomiques entre les espèces. Cependant, cette reconnaissance inédite d'une proximité biologique s'accompagne d'un refus de toute analogie sur le plan moral. La douleur animale n'est pas niée, mais elle demeure un détail non-pertinent au nom du progrès scientifique. Ce qu'énonce Claude Bernard avec clarté : « A-t-on le droit de faire des expériences et des vivisections sur les animaux ? Quant à moi je pense qu'on a ce droit d'une manière entière et absolue (...) Il serait bien étrange, en effet, qu'on reconnaisse que l'homme a le droit de se servir des animaux pour tous les usages de la vie, pour ses services domestiques, pour son alimentation, et qu'on lui défendît de s'en servir pour s'instruire dans une des sciences les plus utiles à l'humanité. Il est essentiellement moral de faire sur un animal des expériences, quoique douloureuses et dangereuses pour lui, dès qu'elles peuvent être utiles pour l'homme » (Bernard 1951 : 151). À partir de 1840⁷, les représentants de ce point de vue prennent l'ascendant dans le milieu de la médecine expérimentale (Bory *Ibid.* : 54) et se mettent en place ce que le biologiste George Chapouthier (1990) nomme « la position traditionnelle des chercheurs dans le domaine de l'expérimentation animale » (p. 124). Celle-ci se caractérise par une échelle des êtres dualiste : en dépit d'une ressemblance biologique et anatomique, une frontière morale sépare les humains de l'ensemble des autres êtres sensibles, ces derniers étant définis uniquement par la négative en tant que *non* humain et à ce titre exclus de la réflexion éthique. Le progrès scientifique légitime cette césure qui s'accompagne d'une insensibilité nécessaire de l'expérimentateur, comme l'écrit

⁷ Avant cette date, deux groupes d'expérimentateurs semblent se distinguer : les modérés et les ultras. « Pour les premiers, la vivisection n'était qu'une méthode parmi d'autres et devait limiter ses objets d'investigation à ce qu'elle était capable de faire. Ces vivisecteurs étaient sans doute sensibles à la montée du sentiment compassionnel envers les animaux, qu'ils éprouvaient eux aussi (...) Les ultras étaient beaucoup plus sereins. Aucun conflit intime n'apparaît dans leurs textes. La valeur épistémologique de la méthode expérimentale était la seule considération qu'ils prenaient en compte. Ces vivisecteurs revendiquaient la liberté absolue d'usage des animaux (Bory *Ibid.* : 54).

Claude Bernard : « le physiologiste n'est pas un homme du monde, c'est un savant, c'est un homme qui est saisi et absorbé par une idée scientifique qu'il poursuit : il n'entend plus les cris des animaux, il ne voit plus le sang qui coule, il ne voit que son idée et n'aperçoit que des organismes qui lui cachent des problèmes qu'il veut découvrir » (*Ibid.* : 152). La souffrance des animaux est bien reconnue, mais elle demeure une dimension secondaire de la démarche scientifique. S'affirme également, dans les écrits de Claude Bernard, un autre enjeu autour des frontières d'humanité : la disponibilité des animaux est de la plus haute importance car elle permet d'épargner les corps humains qui, en raison d'un « principe de moralité » (*Ibid.* : 150), ne peuvent pas faire l'objet d'expérimentation. Selon cette perspective, l'indisponibilité du corps humain rend incontournable la disponibilité de celui des non-humains.

Malgré l'existence, dès le début du XIXe siècle, d'un mouvement antivivisectionniste en Europe et les critiques dont fait l'objet Claude Bernard, l'expérimentation animale va échapper, jusqu'aux années 1960, à toute régulation (Antoine 2002 : 6). Le travail politique mené par les expérimentateurs afin de garantir leur affranchissement vis-à-vis du régulateur est bien visible dès la seconde moitié du XIXe siècle en France⁸ et un peu plus tard aux Etats-Unis⁹. Ainsi, les expérimentateurs ont défendu l'existence d'une zone de liberté – le laboratoire de recherche – au sein de laquelle la disponibilité des corps non-humains a longtemps été entière et le droit à l'insensibilité s'est vu érigé en norme.

2 – Pensée gradualiste et sensibilité

Dans la seconde moitié du XXe siècle, des critiques de la pensée dualiste se font jour et une nouvelle manière d'envisager les cobayes émerge : la situation des animaux dans le laboratoire fait penser à celle que pourraient occuper des êtres humains et l'expérimentation prend cette fois place dans le domaine de la réflexion éthique. La philosophe Cora Diamond, qui a théorisé l'existence d'un « compartimentage mental » chez les scientifiques, a décrit la montée en puissance de cette seconde perspective, à

⁸ Interpellé par les protecteurs des animaux britanniques, « Napoléon III demande un rapport sur la question à l'Académie de médecine, qui estime que la vivisection n'a nul besoin d'être réglementé. Dès lors la SPA, soucieuse de ne pas s'opposer ouvertement aux conclusions de l'Académie et à la liberté de la médecine nationale, ne fait pas de cette lutte une priorité de ses combats » (Baldin 2014 : 166-167).

⁹ Le philosophe John Dewey s'est par exemple fait le porte-parole de cette défense de la liberté des expérimentateurs face aux demandes de groupes antivivisectionnistes américains réclamant une régulation de la pratique (Dewey 1926 : 4).

travers notamment les écrits du médecin Albert Schweitzer. Selon ce dernier, il est impératif d'expliciter la dimension moralement problématique de la routine expérimentale et de reconnaître que les expérimentateurs font face à des animaux individuels avec leur vie propre. Ces derniers doivent être désormais décrits en tant qu'animaux particuliers placés dans des conditions particulières. Il s'agit donc de combattre l'attitude qui consiste à séparer la manière de juger le traitement des animaux dans les arènes scientifiques et celle qui prévaut dans d'autres contextes (Diamond *Ibid.* : 482). Pour le dire autrement, il s'agit de combattre le « compartimentage mental » et l'insensibilité qu'il génère. La compassion a désormais toute sa place dans le dispositif expérimental et il n'y a plus de frontière rigide entre l'univers du laboratoire et le monde extérieur.

Au début des années 1960, une réglementation française de l'expérimentation voit le jour. La loi du 19 novembre 1963 prévoit des peines « pour quiconque aura pratiqué des expériences ou recherches scientifiques ou expérimentales sur les animaux sans se conformer aux prescriptions qui seront fixées par un décret en Conseil d'État ». Le décret 68/139 du 9 février 1968 définit les conditions de réalisation des expériences et recherches sur les animaux vivants, leurs conditions d'hébergement et d'entretien ainsi que les moyens de contrôle à mettre en place. À partir de cette date, une réglementation « touffue » (Marguénaud 2011 : 16) s'efforce de traduire dans la réalité la célèbre règle des 3 R - Réduire, Raffiner, Remplacer - de Russel et Burch (1959). Cette évolution n'est cependant pas synonyme d'une remise en cause de la liberté des expérimentateurs puisqu'il s'agit essentiellement d'un éveil des consciences à partir desquels se font les choix éthiques : les instances de contrôle demeurent en effet internes à l'univers de l'expérimentation (Marguénaud *Ibid.* : 18).

En 2010, la nouvelle directive en matière d'expérimentation animale (directive 2010/63/UE) va marquer une rupture (Rémy 2011). Selon cette nouvelle réglementation, plus une espèce est jugée proche de l'humain, plus son utilisation comme cobaye est jugée problématique et appelle des précautions. Dans cette optique de proximité génétique et physiologique, les grands singes sont devenus quasiment indisponibles et les autres primates ne peuvent être utilisés que dans des expérimentations qui ont pour objectif de sauver des vies humaines ou bien de pallier des défaillances très graves des personnes. D'autres animaux, comme les chiens et les chats, en raison de leur proximité affective avec les humains, doivent faire l'objet de

soins plus attentifs. Ainsi, d'un dualisme fondé sur une opposition humain/non-humain, la réglementation évolue vers un mode de pensée gradualiste qui distingue des qualités chez les animaux, pensées en référence à l'humain, qui induisent une hiérarchisation raisonnée. L'échelle des êtres proposée apparaît comme une mise en série qui remet en cause l'existence d'une discontinuité entre humains et non-humains. La réglementation instaure également la nécessité de mieux prendre en compte l'individualité de chaque cobaye en établissant notamment des dossiers individuels. Au-delà d'une vision gradualiste des espèces, la reconnaissance d'individus-animaux devant être traités avec sensibilité s'impose. Une nouvelle manière de penser la situation des animaux cobayes, telle que celle décrite par Cora Diamond, est actée et le cloisonnement du laboratoire est mis à mal puisque des modes de perception et de traitement en vigueur dans d'autres pans du monde social y font désormais irruption.

L'utilisation du modèle animal en science s'est donc traduite par l'apparition de deux manières de penser l'échelle des êtres sensibles. Dans un premier temps, il se met en place une forme politique dualiste qui distingue humains et non-humains et introduit une discontinuité. En dépit de la mise en œuvre de pratiques fondées sur une ressemblance biologique, une frontière morale sépare les humains de l'ensemble des autres êtres sensibles. Dans cette conception, le laboratoire est pensé comme un espace particulier affranchi du regard extérieur : cette marge de manœuvre autorise une tranquillité d'esprit et une distance émotionnelle garantes d'une science utile à l'humanité. Ce dualisme est fondé sur une autre frontière, celle entre experts et profanes : le scientifique, guidé par sa recherche d'un bien supérieur, ne se laisse pas aller à la sensibilité du non-initié, sensibilité qui ne peut s'épanouir que sur la base d'une méconnaissance de ce bien. Pour le dire autrement, l'expérimentateur dualiste opère un compartimentage mental, qui pourrait sembler l'expression d'une cruauté, mais qui est la condition d'un bien supérieur, les connaissances scientifiques et la santé de l'humanité. Et c'est justement cette « cruauté étudiée » (Ryder *Ibid.* : 51) de certains scientifiques qui va être dénoncée dans la seconde moitié du XXe siècle et conduire à l'apparition d'un nouveau dispositif basé sur une vision gradualiste des espèces. La défense du bien supérieur que représente la santé de l'humanité n'est pas oubliée : c'est au nom de celui-ci qu'il est toujours possible d'utiliser les animaux les plus proches de l'humain, comme les primates. Mais ce bien n'est plus un allant de soi : il s'agit de le spécifier et de le mettre en balance avec les intérêts, désormais reconnus, des non-

humains sensibles. Dualisme et gradualisme ont donc pour toile de fond des conceptions différentes de l'importance et du contenu de ce bien supérieur qu'est la santé de l'humanité.

3- Le laboratoire de physiologie animale et la question du sacrifice

Dans les paragraphes précédents, il s'agissait de décrire la façon dont a été définie depuis le XIXe siècle la pratique de la médecine expérimentale et les éléments les plus prégnants qui ont encadré l'activité. Reste donc ouverte la question de l'actualisation en pratique de ces éléments et de l'expérimentation animale telle qu'elle se fait. Pour tenter d'y répondre, j'ai mené deux enquêtes ethnographiques de longue durée. La première s'est déroulée dans les années 2000, avant l'entrée en vigueur de la nouvelle directive européenne, c'est-à-dire à un moment où une réglementation appelant à une prise en compte du bien-être animal pesait déjà sur les expérimentateurs, mais au cours duquel leur liberté était encore peu remise en cause.

Tout d'abord, il faut souligner que l'accès à ce premier terrain a été difficile : j'ai dû convaincre de nombreux intermédiaires de l'intérêt de ma démarche pour qu'un contact me soit donné¹⁰ et m'ouvre les portes d'un laboratoire de physiologie animale. Ce dernier est dirigé par un médecin devenu chercheur, spécialiste de la reproduction. Il a notamment été l'instigateur d'un « projet primate » au sein du laboratoire. Les équipes se composent de chercheurs, de techniciens de laboratoire, de techniciens animaliers qui ont en charge le soin des animaux car nombre d'entre eux sont élevés sur le site et d'un technicien animalier du bloc opératoire qui s'occupe des animaux et les tue au cours des expérimentations sur corps vivants. Lors de nos premiers échanges, le directeur revendique immédiatement un traitement éthique des animaux qui sont, selon ses dires, « opérés et mis à mort suivant la stricte réglementation ». Les

¹⁰ Par le biais de contacts personnels, j'ai d'abord été mise en lien avec un professeur de biologie d'une université française pratiquant l'expérimentation animale. Celui-ci m'a orientée vers un second chercheur en biologie d'un organisme de recherche qui m'a lui-même mise en contact avec le dirigeant d'un centre de quarantaine pour primates. Ce dernier m'a proposé de venir le rencontrer dans le centre : ce moment fut, il me semble, central pour l'ouverture du terrain. Après avoir découvert un espace ultra-sécurisé, et eu une discussion au cours de laquelle mon interlocuteur m'a alertée sur les menaces qui pèseraient sur les expérimentateurs en France – nous sommes alors au début des années 2000 et la « question animale » n'est pas alors aussi discutée qu'aujourd'hui, je vais être autorisée à pénétrer au sein de l'animalerie et mise en présence de babouins, sous le regard scrutateur d'un animalier et du directeur. Après cette séquence, mon interlocuteur va me donner le nom d'un directeur de laboratoire susceptible de m'accueillir car présenté comme particulièrement « ouvert » aux questions d'éthique : c'est dans ce laboratoire de physiologie que je réaliserai mon enquête.

expérimentations sur les primates demeurent rares en raison de « l'ambiance générale » qui crée du « repli » dans le monde scientifique.

Lors de nos premiers entretiens, le directeur emploie le verbe « sacrifier » pour évoquer la mise à mort des cobayes, terme que l'on retrouve également dans les divers manuels de bonne pratique pour l'expérimentation. Ce terme m'interpelle et je cherche à comprendre ce qu'il signifie pour les membres du laboratoire. Par ailleurs, je découvre à ce moment un article du sociologue américain Michael Lynch (1988) dans lequel ce dernier s'interroge sur l'usage vernaculaire de la notion de sacrifice au sein d'un laboratoire de neurosciences aux Etats-Unis où sont menées de très nombreuses expérimentations sur des animaux. Le sociologue mobilise l'essai d'Hubert et Mauss (1968) sur le sacrifice et distingue des séquences ethnographiques le corroborant. Le « schème sacrificiel » apparaît au sociologue comme « une explication de membre » ou bien encore « une ressource herméneutique » qui aident à articuler des thèmes partiellement explicités. Ce concept de « ressource herméneutique » me semble alors équivoque : le rapprochement analogique entre ce qui est observé et la description classique demeure vague et la démonstration apparaît fragile. Selon moi, si un « schème sacrificiel » est actualisé dans le laboratoire, je devrais être capable de repérer un « ordre de sens » dans cette situation analogue à celui décrit par Hubert et Mauss¹¹.

Pour ces derniers, la « forme sacrificielle » nécessite l'actualisation de diverses places complémentaires : le sacrifiant qui donne et/ou reçoit, le sacrificateur qui opère le sacrifice, la victime innocente qui sera sacrifiée. Il y a constitution de la victime et accord entre les participants sur une finalité commune et supérieure (le sacré pour Hubert et Mauss) recherchée par l'entremise du sacrifice. Prise en ce sens, la « forme sacrificielle » m'est apparue opérante dans le laboratoire.

Tout d'abord, je découvre progressivement l'existence d'une « chaîne de l'expérimentation » au sein de la situation qui se construit autour d'une coupure entre, d'un côté, l'« animal naturaliste » et, de l'autre, l'« animal analytique » (Lynch *Ibid.*). Le premier est l'être vivant et sensible, tandis que le second est un artefact issu d'une série de procédures : le passage de l'un à l'autre rend possible la production de données scientifiques. Suivons une séquence issue de mon carnet de terrain qui rend visible cette chaîne en lien avec la question de la sensibilité à l'égard des cobayes.

¹¹ J'ai exposé en détail dans un article (Rémy, 2006) et un ouvrage (Rémy, 2009) cette question du sacrifice dans le laboratoire.

Extrait du carnet de terrain

Ce matin, je suis au bloc opératoire. Une expérimentation est en cours concernant une recherche sur le fonctionnement du foie. Des chercheurs, dont un chirurgien spécialiste de la greffe de foie sur l'humain, opèrent un cochon bien portant pour lui prélever le foie afin de brancher l'animal à une machine construite sur le modèle de la dialyse et tester son temps de survie. Christophe (le technicien en charge du bloc opératoire) me dit qu'il doit aller chercher un autre cochon pour lui faire un prélèvement de sang. Il doit se rendre en voiture dans la zone des « étables ». Je l'accompagne. Jean-Marc (un animalier éleveur) vient à notre rencontre. Nous entrons dans une pièce de l'étable. L'animal se trouve déjà dans un petit enclos. Christophe se met à califourchon sur la bête et lui fait une piqûre anesthésiante.

Christophe : « Je lui fais une piqûre pour qu'il s'endorme, qu'il soit plus docile... »
Christophe fait sortir l'animal et le pousse jusqu'à la voiture. Jean-Marc l'aide. Ce dernier a des gestes très doux : il pousse doucement l'animal et lui donne même une tape amicale au moment de la séparation. L'animal se laisse conduire sans difficulté. Nous redescendons au bloc. Pendant le trajet, l'animal se manifeste. Christophe : « oh, il ne dort pas encore, fait chier ce cochon ! » Christophe sort de la voiture et va chercher un brancard. Entre-temps, l'animal s'est endormi. José, un autre animalier éleveur, passe par là. Il regarde à l'intérieur de la voiture et s'exclame en direction de l'animal : « Pauvre vieux, on va t'en faire des choses ! ». Il s'en va. Christophe transporte l'animal jusqu'à la table d'opération. Une fois celui-ci étendu sur le dos, il l'ausculte et s'exclame : « oh il a les yeux vairons ! » (...) Christophe dit (à mon intention) : « j'aurais dû faire ce prélèvement hier, mais j'ai tué l'autre alors... (il a l'air contrarié). Du coup, j'ai demandé à Daniel (un des chercheurs sur l'expérience du foie) de le faire, car je ne veux pas recommencer ! » (...) Daniel finit par trouver la veine du cochon. Le prélèvement peut commencer. Daniel dit à mon intention : « il doit survivre celui-là, donc on va bien le recoudre ! On va lui faire plusieurs plans (niveaux de couture) ». Christophe regarde l'animal et dit : « Pauvre vieux, va ! » Il ne rit pas. Un technicien d'entretien passe par là et dit : « vous le sauvez, celui-là ? ». Christophe : « oh oui, c'est pour ça qu'on recoud bien ! ».

Le lendemain, Christophe et Daniel effectuent un prélèvement de sang sur un nouveau cochon qui doit être sauvé en présence de moi et Bertrand (technicien de laboratoire). Daniel, alors qu'il recoud l'animal, évoque l'utilisation de produits antiseptiques dans la chirurgie humaine.

Daniel : « les chirurgiens, ils mettent de la bétadine. C'est encore mieux, c'est un anti-infectieux. » Christophe : « moi je croyais qu'ils mettaient de la pénicilline ». Daniel : « la bétadine concentrée, c'est plus puissant que n'importe quel antibiotique ! » Christophe : « Ah ouais... Et là tiens, on pourrait mettre de la bétadine ! » (le ton est sérieux). Bertrand rit et dit : « Dis donc ! » Je ris aussi et dis : « alors là, c'est royal ! » Bertrand continue : « j'ai un stock, tu sais là-bas. ». Tout le monde rit. Christophe répond sur un ton amusé : « mais il y a Jean-Marc (l'animalier éleveur) qui garde le cochon, si ça s'infecte on aura mauvaise réputation ! » Daniel répond : « ouais, ouais, il est attaché à ses cochons ! C'est génial ça, je trouve ! » (il ne rit pas).

Au début de l'extrait, l'attitude attentionnée de Jean-Marc, l'animalier éleveur, à l'égard du cobaye est notable. Durant le second prélèvement de sang, le rire collectif sanctionne la proposition de Christophe d'appliquer de la bétadine au cochon, ce qui le conduit à évoquer l'attachement de Jean-Marc pour justifier son élan. Bref, Jean-Marc est, plus que les autres, attaché à l'animal-victime et c'est au nom de cet attachement que les acteurs de la chaîne de l'expérimentation justifient leur sensibilité pour le devenir des cobayes. Dans la séquence, José, l'autre animalier de passage, regarde l'animal et énonce une forme de plainte. Celle-ci est d'ailleurs reprise par Christophe à la fin du prélèvement sanguin. Cette rhétorique de la plainte – aussi furtive puisse-t-elle paraître – est récurrente dans la situation. Elle est à la base d'énoncés typiques qui scandent les diverses phases de l'expérimentation et de la mise à mort qu'elle implique. La plainte est liée au statut de victime : le traitement infligé au cobaye est porteur d'une injustice. Cette rhétorique est partagée par l'ensemble des acteurs, mais elle est plus fréquente chez les animaliers éleveurs. Ainsi, c'est avant tout pour cette catégorie d'acteurs que l'expérimentation est problématique et que la visée scientifique du travail oblige à un don.

Les animaliers éleveurs du laboratoire s'occupent des animaux présents sur le site, parfois sur une longue durée (plusieurs mois), ce qui implique l'établissement de

rapports prolongés empreints, selon les dires de nombreux membres du laboratoire, de liens d'attachement. Mais les éleveurs sont aussi ceux qui sélectionnent les animaux qui seront « sacrifiés » : ils sont partie prenante du protocole expérimental. L'observation ethnographique révèle que cette double position conduit ces animaliers éleveurs à effectuer une forme de don, ou, en tout cas, un acte qui se paye d'un coût moral et affectif reconnu par l'ensemble des membres du laboratoire. Évidemment, ce don n'implique pas comme dans le sacrifice la recherche d'effets, si ce n'est que le geste enclenche le processus qui aboutira à la production de connaissances scientifiques. Les techniciens de laboratoire et, surtout, le technicien du bloc opératoire s'occupent des animaux naturalistes sur un court laps de temps, pendant les expérimentations, et ils les tuent. Ils ont un contact direct avec le cobaye, mais n'établissent pas de véritable relation avec lui : ils euthanasient des êtres dont ils sont détachés. On retrouve la posture d'extériorité du sacrificateur. Les cobayes sont pour ces « sacrificateurs » des entités anonymes quoique furtivement singularisées et plaintes en tant que victimes. Les chercheurs, quant à eux, sont plus distants même s'ils adhèrent également à la victimisation du cobaye. Ils opèrent les animaux et reçoivent les prélèvements issus de la mise à mort ; d'une certaine manière, ils reçoivent les « effets » de celle-ci sans en supporter le « coût ». Ainsi, malgré la diversité des rôles dans le laboratoire et des regards sur les cobayes, les acteurs, quels qu'ils soient, lui confèrent un statut de victime.

Si la plainte du cobaye est récurrente, l'argument de la nécessité de l'expérimentation animale en raison de la recherche d'un bien supérieur commun est énoncé, notamment par les chercheurs mais aussi par les techniciens. Lors de mon enquête, les acteurs ont souvent évoqué, la plupart du temps de manière spontanée, l'existence de mouvements antivivisectionnistes potentiellement menaçants : face à cela, mes interlocuteurs ont systématiquement défendu l'importance de l'expérimentation animale.

Extrait du carnet de terrain

Un matin, je discute au bloc avec Christophe. Il évoque spontanément les mouvements antivivisections.

Christophe : « Moi je trouve ça bien qu'il y ait un contre-pouvoir. Parce que bon, ça a des effets, ça les oblige à ne pas faire n'importe quoi, tu vois. Ils font vachement moins de

trucs qu'avant, par exemple sur les singes et pourtant la recherche continue à avancer. Mais en même temps, il faudrait qu'ils montrent plus ce qu'ils font de bien ! Par exemple, quand il y a le Téléthon, ils devraient parler de tous ces chiens qu'ils sont obligés de buter ! Mais non, ils ne disent rien ! Bon, alors après on préfère les chiens ou les enfants (il ne rit pas), mais bon les gens sauraient que ça sert à sauver des enfants. Mais ils ne disent rien parce que ça pourrait leur faire perdre de l'argent. Ils disent « on n'utilise quasiment pas d'animaux », mais quand ils peuvent montrer ce qu'ils font, ils ne le font pas ! ». Moi : « Ils communiquent mal ? ». Christophe : « oui, ils communiquent mal ! Par exemple, à X, ils expérimentent sur des labradors qui ont une myocardie, un truc comme ça. Un jour ils ont trouvé un chien qui avait ça et ils l'ont fait se reproduire pour pouvoir faire des études. Mais, c'est sûr, le chien il a du mal à marcher, il bave et puis à la fin, il meurt, alors c'est sûr, c'est pas génial... ».

Christophe, le technicien du bloc, qui, dans la pratique, est l'un de ceux qui expérimentent fréquemment sur les animaux et les euthanasient, se distancie du monde de la recherche – il n'est pas chercheur – et va même jusqu'à dénoncer certains abus. Toutefois, alors même qu'il se positionne de la sorte, il rappelle le bien commun supérieur poursuivi qui ne fait pour lui aucun doute. Les chercheurs et chercheuses, pour leur part, évoqueront ce bien commun à plusieurs reprises – la santé de l'humanité et la mise au point de traitements médicaux sans danger – rappelant l'insuffisance des « méthodes de substitution ».

S'il n'y a pas de sacrifice effectif dans la situation, l'ordre de sens mis au jour grâce à l'observation participante s'apparente bien sur certains points à la « forme sacrificielle » : notamment le traitement sensible et respectueux de la victime et sa mise en relation avec un bien commun supérieur. La chaîne de l'expérimentation telle qu'elle se donne à voir dans ce laboratoire crée les conditions pour qu'un don ait lieu, certes modeste, mais qui rappelle la valeur de la vie sacrifiée, tout en garantissant le passage de l'animal naturaliste à l'animal analytique, ce dernier s'avérant porteur de progrès pour la santé humaine. Cette chaîne se traduit par une césure : d'un côté, les acteurs en charge de l'animal naturaliste expriment une sensibilité pour son devenir, de l'autre, les acteurs travaillant essentiellement sur l'animal analytique font preuve d'une forme de détachement. La plainte de la victime cobaye, énoncée par l'ensemble des acteurs, atténue ce détachement, bien que le coût moral du don soit essentiellement porté par les

animaliers éleveurs devenus dans la situation les porte-parole des animaux naturalistes¹². Dans ce laboratoire, l'émergence du « compartimentage mental » est indissociable de la chaîne de l'expérimentation qui s'y déploie : les chercheurs, en tant que garants de l'« animal analytique », apparaissent effectivement détachés des animaux naturalistes, mais la force de rappel que constitue la présence des animaliers éleveurs rend possible l'expression d'une sensibilité récurrente et partagée dans l'accomplissement des expérimentations. Ces expressions de sensibilité sont toutefois d'intensité variable : les animaliers éleveurs disent éprouver de la compassion pour les cobayes en première personne – ils apparaissent personnellement affectés par le sort des animaux dont ils se constituent les porte-parole – tandis que les autres membres du laboratoire énoncent une plainte au nom de la sensibilité première de ces porte-parole, plainte qui ne remet donc pas en cause la distanciation liée à une focalisation pratique sur l'animal analytique.

4 – le laboratoire de xénogreffes et la question de l'expérimentation sur les primates

Lors de mon enquête ethnographique dans le laboratoire de physiologie, il m'a été impossible d'observer l'expérimentation sur les primates. Sur le site, à l'inverse des autres bâtiments, l'animalerie des primates est excentrée et ne porte aucun signe distinctif. Lorsqu'une expérimentation sur ce type de cobayes a lieu, elle n'est répertoriée nulle part (alors que les autres interventions sont mentionnées sur un registre au sein du bloc opératoire). À plusieurs reprises, j'ai énoncé mon souhait d'assister à ces expérimentations et, chaque fois, il m'a été répondu de manière floue que ce n'était pas le moment. Comprenant l'impertinence de ma demande, j'ai cessé de la réitérer afin de ne pas compromettre ma présence sur le terrain et la place que j'y occupais car elle me permettait de suivre au plus près les expérimentations menées sur l'ensemble des autres espèces. Néanmoins, lorsque je quittais le terrain, une question demeurait en suspens : pourquoi mon potentiel regard sur les primates avait-il posé problème ?

Cette question, je vais finalement pouvoir y répondre grâce à ma seconde observation participante menée dans un laboratoire biomédical où l'on pratique l'expérimentation

¹² Dans une enquête récente sur l'expérimentation animale, l'anthropologue Lesley Sharp (2019) arrive elle aussi à la conclusion de l'existence d'une pratique sacrificielle au sein de certains laboratoires nord-américains.

animale, cette fois sous la forme d'essais de transplantations d'organes issus de cochons génétiquement modifiés sur des babouins substituts des receveurs humains. Je vais mener cette enquête au début des années 2010, à un moment où la nouvelle réglementation gradualiste vient d'entrer en vigueur et où les scientifiques voient donc leur liberté remise en cause par des instances externes.

Cette enquête va s'avérer particulièrement difficile à réaliser : alors même que je vais être acceptée officiellement sur le terrain, les directeurs ayant donné leur accord, je vais être tenue à distance et mes possibilités d'observation vont être restreintes. Je vais ainsi progressivement nouer une relation avec les enquêtés chargés de non-dits : ils ne vont jamais formuler explicitement le fait que ma présence soit un problème, tout en me le faisant comprendre par divers biais ; et je n'ai jamais clairement évoqué devant eux ce malaise et ce sentiment de défiance. Assez rapidement, lors de l'enquête ethnographique, deux éléments retiennent mon attention. Tout d'abord, les acteurs que je rencontre (directeurs, chercheurs, ingénieurs) développent un discours sur la nécessaire froideur des scientifiques expérimentateurs dans leur rapport aux cobayes qui entrent en dissonance avec les injonctions réglementaires – ce discours s'accompagne souvent d'une critique de la nouvelle directive européenne qui est perçue négativement -. Ensuite, je me rends compte que les relations entre eux et moi se sont tendues lorsque j'ai fait part de ma volonté d'observer l'ensemble de leur activité, dont les expérimentations. Une question s'impose alors de nouveau : pourquoi les recherches menées sur les primates sont-elles si compliquées à observer ? Pour quelles raisons ce monde de l'expérimentation animale m'apparaît-il si difficile à pénétrer alors même que les acteurs connaissent mon identité et peuvent s'assurer de ma non-appartenance à des groupes antivivisectionnistes ? Enfin, comment interpréter ce discours sur la nécessaire froideur de l'expérimentateur qui semble anachronique au vu des évolutions réglementaires ? Au fil du temps, face à mes demandes insistantes et en raison de ce climat de non-dits qui ne rendait pas possible un refus pur et simple, certaines portes du laboratoire se sont finalement ouvertes¹³.

Progressivement, je comprends que les membres du laboratoire s'appuient sur des raisonnements typiques de ce que j'ai nommé « la forme politique dualiste » qui n'a donc

¹³ Je ne présenterai pas dans cet article l'ensemble des résultats de l'ethnographie mais les éléments qui me semblent importants pour réfléchir à la question du compartimentage mental et de l'insensibilité supposée des expérimentateurs. Pour une présentation complète des résultats de l'ethnographie, je me permets de renvoyer à mes travaux (Rémy, 2022).

pas disparu, comme on pourrait l'imaginer. La liberté des expérimentateurs est présentée comme menacée, à défendre, et une coupure nécessaire doit être maintenue entre les scientifiques qui expérimentent de « manière froide » et les non-initiés qui peuvent être conduits, en raison de leur méconnaissance ou de la désinformation, à verser dans la sensiblerie. Ma présence sur le terrain, rendue possible car le financeur européen du réseau de xénogreffes invitait les chercheurs à décloisonner le laboratoire, est venue en quelque sorte incarner « en chair et en os » ce nouveau droit de regard des non-initiés sur la pratique de l'expérimentation animale. Face à ce qui a été perçu par mes interlocuteurs comme une intrusion dérangeante, les acteurs ont répondu de différentes manières et ces réactions m'ont permis de mieux comprendre la façon dont ils/elles percevaient la dimension expérimentale de leur travail mais aussi les modes de perception et de traitement des cobayes qu'ils/elles mettaient en œuvre.

La première réaction à ma demande va consister à tenter de me dissuader et de me tenir à distance. Il est important de souligner que cette tentative de dissuasion n'est pas énoncée clairement – jamais il ne me sera dit qu'il est impossible que j'observe les expérimentations. Les scientifiques ont développé devant moi, à plusieurs occasions, l'argument de la « nécessaire froideur » de l'expérimentateur et l'ont, la plupart du temps, mis en lien avec le constat de l'existence d'un mouvement antivivisectionniste, jugé « virulent » et « menaçant » pour le monde de la recherche.

Lors de notre premier entretien, le directeur du laboratoire répond à ma demande d'observation des pratiques en développant ce type d'argumentation. Après lui avoir entendu mon souhait explicite d'assister à des expérimentations menées dans le laboratoire, mon interlocuteur évoque immédiatement les militants antivivisectionnistes et un climat difficile en Europe. Selon lui, il ne faut pas montrer les laboratoires, en tout cas pas en image, car des personnes « mal intentionnées » ou « irrationnelles » pourraient s'en servir pour attaquer le travail des chercheurs. Même si mon interlocuteur ne m'associe pas à ces personnes, ma demande d'observation fait écho à l'activité des militants qui cherchent à montrer, mais surtout à déformer. Concernant le statut de cette menace, le propos du chirurgien demeure flou : en France, « on se méfie », même si la situation est « beaucoup plus calme qu'en Suisse, Allemagne et surtout en Grande-Bretagne ».

Le chirurgien oppose ensuite des scientifiques « froids et calmes », dont il fait partie, à des militants dans la déraison et pouvant basculer dans la violence. Au milieu, il situe

une « population » qui n'est pas opposée à l'expérimentation pour peu qu'elle reçoive de bonnes informations, c'est-à-dire « non déformées ». On comprend dès lors pourquoi la demande d'observation que je formule est reçue de manière ambivalente : quelle est réellement ma position ? Je ne suis pas une militante – je fais d'ailleurs l'effort de le rappeler à de nombreuses reprises sur le terrain - et les acteurs peuvent vérifier mon appartenance institutionnelle mais, en même temps, je ne suis pas une scientifique expérimentatrice. Me permettre d'observer, c'est laisser une étrangère avoir un regard sur une pratique méconnue, qui peut alors donner lieu à des « déformations », des « mauvaises interprétations ». La volonté affichée du laboratoire de faire preuve de transparence, qui est une réponse à une injonction de leurs financeurs européens, se heurte au maintien d'une frontière entre initiés et non-initiés et cela afin de protéger les chercheurs. Le chirurgien ne ferme toutefois pas complètement la porte : lorsqu'à la fin de l'entretien, je reviens sur une possibilité d'observation ; le chercheur, même s'il demeure flou sur les conditions de cette ouverture, me dit que « oui, c'est possible mais pas de photos ». Je m'en vais sur cette promesse dont je ne sais pas quand et comment elle pourra se concrétiser.

Pendant une première phase de l'enquête, les conversations que je vais avoir avec mon informatrice privilégiée illustrent bien ce positionnement. Lors de l'une de nos rencontres au cours de laquelle j'évoque mon souhait d'observation, elle me raconte comment, lors d'un post-doc aux Etats-Unis, après avoir été filmée par la télévision locale pour promouvoir une recherche sur le diabète, elle a été la cible de menaces et mise sous la protection de la police de l'université. Elle décrit alors avoir ressenti « une grande peur », être allée au travail avec une « boule au ventre ». La mise en visibilité – à travers un reportage télévisé – de l'expérimentation animale qu'elle réalisait alors a eu pour conséquence d'attirer l'attention de militants hostiles et violents. Il y a donc dans son témoignage une réponse implicite à ma demande : être mis en lumière, décrire l'expérimentation, peut mettre les chercheurs en danger. Mais son discours ne s'arrête pas simplement au récit d'un traumatisme. Elle évoque aussi son malaise, son incapacité et, même, son absence de volonté de décrire ce qu'elle fait : mon interlocutrice suggère l'existence d'un « non-dit » nécessaire qui accompagne les scientifiques expérimentant sur les animaux. En tout cas, ouvrir les portes du laboratoire à un ou une étrangère heurte un principe de protection : l'invisibilité.

Par ailleurs, la chercheuse a affirmé, devant moi et à de nombreuses reprises, considérer comme de « la plus haute importance l'expérimentation animale pour la science et la médecine ». Pour avancer, la science a besoin d'expérimenter sur les animaux, « c'est A + B, ça ne se discute pas », mais elle remarque, dans le même temps, que l'expérimentation « effectivement ça pose un problème ». Il s'agit donc d'un moindre mal : la pratique est problématique, mais elle est l'une des conditions de la science, des avancées en médecine. Malgré son expérience traumatique, elle affirme ne jamais avoir douté de la légitimité de ce qu'elle fait : les militants de la cause animale, en entravant l'expérimentation, mettent en péril la science. Cette légitimité de l'expérimentation est d'autant plus forte que celle-ci est soumise à des règles, possède des « garde-fous ». Ces règles, mon interlocutrice les connaît bien et affirme les respecter ; j'apprendrai par la suite qu'elle est membre d'un comité d'éthique pour l'expérimentation qui délivre des autorisations dans la région. A travers sa participation, les chercheurs du laboratoire participent donc directement à la régulation de la pratique. Toutefois, elle développe comme les autres acteurs que je rencontre au sein du laboratoire, une critique : certaines règles sont de véritables « usines à gaz ». À plusieurs reprises, la chercheuse se plaindra auprès de moi de l'énergie qu'elle doit déployer pour obtenir les autorisations pour expérimenter, combien cette régulation de l'expérimentation s'avère souvent pesante et sans fondement.

Malgré ces tentatives de dissuasion, je vais continuer, lors de mes venues au laboratoire, à solliciter la possibilité d'observer des essais de xénogreffes. N'ayant jamais clairement formulé que cette requête était impossible, les portes de l'animalerie vont finalement s'ouvrir et je vais pouvoir assister à des expérimentations. Toutefois, cette ouverture va s'accompagner d'un nouveau type de réaction face à ma présence : il va me falloir changer de « place » (Favret-Saada 2009) et expérimenter à leur côté.

Extrait de terrain¹⁴

J'arrive à 9h au laboratoire. Je croise Clarisse (mon informatrice privilégiée) devant l'entrée qui range une poussette. Elle est comme souvent d'assez mauvaise humeur et ne semble pas très contente de me voir (...) Nous traversons l'hôpital. Un dédale de couloirs, le chemin me semble long. Impossible de se repérer tout seul... L'animalerie

¹⁴ Cette séquence a déjà été publiée (Rémy 2021). Je la reproduis ici à nouveau car elle constitue le moment clé de mon ethnographie qui m'a permis de répondre à de nombreuses interrogations.

des primates est bien cachée derrière l'espace de livraison de l'hôpital. Il y a une salle d'opération dans l'animalerie. C'est là que tout va se passer. J'arrive. Je dois enlever mes vêtements et revêtir le « pyjama » ainsi que le masque de chirurgien. Clarisse va discuter avec « les gars ». Je sens que la curiosité monte : comment vais-je réagir ? J'arrive. Cinq personnes sont présentes : Clarisse, deux animaliers de laboratoire et deux chirurgiens. On entre tout de suite dans le vif du sujet. Les animaux sont déjà endormis. Le cochon est sur le dos, et deux chirurgiens sont en train de sortir les viscères. On voit la zone opératoire apparaître. Un babouin est étendu sur une autre table et il a été endormi. Les deux animaliers (David et Jérémie) s'en occupent. Ils préparent le corps. La distinction animalier/chirurgien est visible. On m'observe : je ne manifeste aucune émotion. Le chirurgien-chef n'est pas encore là. J'ai un carnet de notes à la main, mais immédiatement je me sens très mal à l'aise pour noter car Clarisse est sans arrêt en train de me regarder.

Clarisse me parle beaucoup, elle commente ce qui est en train de se passer, elle me demande souvent si je vais bien. Les animaliers me parlent aussi tout de suite, me racontent qu'ils ont de la chance parce qu'ils participent dans ce laboratoire aux opérations, ce qui n'est pas le cas partout, précisent-ils. L'un d'eux me regarde et dit : « c'est extraordinaire que tu sois là ! Tu as de la chance ! ». La discussion se concentre ensuite sur les actes techniques qu'ils sont en train de réaliser.

Ce qui me frappe tout de suite, c'est la différence de statut entre cochon et babouin, entre donneur et receveur. J'assiste au prélèvement des deux reins de porcs. Lorsqu'ils sont sortis je remarque qu'ils sont petits. Clarisse en convient : « oui mais il faut bien, tu as vu le gabarit du babouin ».

Le cochon est euthanasié très rapidement par les animaliers. En fait, le geste est fait si rapidement que je ne vais même pas m'en rendre compte. Le babouin, c'est le patient. Clarisse lui jette sans arrêt des coups d'œil. Et, à de nombreuses reprises, les acteurs parlent de lui de cette manière : « bon le pépère, ça va ? (...) Tu le ramènes le pépère... ». Un petit nom à la fois affectueux et condescendant. À l'adresse du porc, les mots dégradants se succèdent : « ça pue... », « ah la bidoche » ou encore « c'est dégueulasse ». Après une heure de présence, le chirurgien chef arrive. Il s'adresse à moi immédiatement et me dit : « Catherine, tu vas passer en stérile, tu vas participer ! ». L'invitation est plutôt une injonction et j'obtempère car j'ai l'impression de ne pas avoir le choix si je veux continuer à être présente. Je passe donc en stérile. Il s'adresse alors à

moi : « J'aime que l'on fasse les choses froidement, il faut aborder les choses avec froideur. Mais il faudrait aller plus vite, on est ralenti, par la bureaucratie, par l'éthique. Avec toutes ces contraintes, on est en train de perdre la partie ». (...)

Pendant plusieurs heures, les acteurs procèdent aux deux transplantations de reins de cochons sur des babouins. Durant toute cette séquence, je vais me tenir près des chirurgiens et les assister (avec les deux animaliers) de temps en temps : je vais ainsi cautériser des plaies, recoudre les babouins etc. Les acteurs me donnent alors des petites leçons d'anatomie et de techniques chirurgicales. Cela ressemble à une forme d'initiation au cours de laquelle on joue avec ma capacité à supporter. Le « jeu » est ici intense, je le ressens sur le moment comme quelque chose de difficile. Je participe beaucoup et accomplis de nombreux gestes : à un moment, par exemple, le chirurgien me dit « ah je sens le cœur (du babouin). Catherine, met ta main pour le sentir ». A ce moment, j'hésite car j'ai du mal à faire ce geste. Il insiste « allez, allez ». Je finis par poser ma main deux secondes. Je dis : « ah le cœur, j'ai du mal ». Ils rient tous de ma réaction. Dans la situation d'expérimentation animale, le corps est vertement manipulé, ouvert, traité. Comme le résume un chirurgien quelques minutes plus tard après mon geste sur le cœur de l'animal : « bon ben là (Xavier, le chirurgien, qui est en train d'opérer), c'est sûr que j'ai moins la pression, parce que bon si je le tue, ce n'est pas grave, ce n'est pas un humain ». Jérémie (animalier) : « bon avec les humains, on a bien un quota¹⁵, mais bon ce n'est pas pareil (rires) ».

Un peu plus tard, Clarisse me propose de suivre l'un des animaliers car ils vont aller attraper le second babouin qui va être transplanté. Je le suis et sens la présence de Clarisse juste derrière moi. Nous arrivons dans une pièce avec des cages. Je vois un babouin : « c'est une femelle », me dit l'animalier. L'animal nous regarde et crie. La tension monte : l'animalier s'adresse d'un ton ferme au babouin : « oui mémère, oui, ne t'énerve pas ». L'animalier prend une sorte de filet attaché à une perche, fait glisser une structure métallique sur un rail dans la cage - ce qui oblige l'animal à avancer - et, lorsque ce dernier se situe près des barreaux, enfonce une seringue dans son corps.

¹⁵ Nous sommes ici dans le registre de l'humour : Jérémie sous-entend qu'en chirurgie traditionnelle un certain nombre de décès sont également acceptables. Plus qu'une affirmation sur la réalité de la chirurgie humaine, il faut de mon point de vue entendre cette remarque comme une forme de reconnaissance *in situ* des décès fréquents et nécessaires des « patients » non-humains.

L'animal réagit, grogne. L'animalier est tendu et crie : « allez mémère, du calme ! ». Une fois l'animal endormi, l'animalier se détend. Il commente à mon attention : « Ouais les femelles, elles sont plus résistantes, mais alors elles sont plus dégueulasses, beaucoup plus que les mâles ».

La fin de journée arrive, cela fait plusieurs heures que nous sommes en salle d'opération. La dernière xenotransplantation vient de se terminer, tout le monde est très fatigué. Nous sortons de la salle et enlevons nos masques (car nous les avons gardés toute la journée). Cela provoque un changement d'atmosphère. Tout d'un coup, alors que l'on avait peu échangé sur les animaux cobayes, l'un des chirurgiens me dit : « eh Catherine, t'as déjà vu la main d'un babouin, regarde, c'est presque comme nous, sauf au niveau du pouce, tu vois c'est trop écarté, ça ne permet pas la même saisie ». Je touche la main du babouin et m'exclame « oh les coussinets ! ».

Xavier continue : « c'est comme nous, il y en a des gentils et des méchants... Des intelligents et des stupides. Il y a des personnalités ! ». Jérémie, l'animalier, acquiesce immédiatement et se mêle à la conversation, il semble très concerné. « Ouais, c'est clair, il y en a qui sont sympas et d'autres non... Tu le sais très vite et tu agis en conséquence ». Xavier et Jérémie ouvrent la porte d'une petite salle et me montrent la photographie encadrée d'un babouin accrochée au mur et me disent : « voilà Bathman ». Xavier : « c'est comme Bathman, lui il était vraiment super ». Je regarde cette photographie de babouin : il s'agit d'un vrai portrait bien encadré et accroché sur un mur en face du bloc opératoire avec écrit au stylo noir épais Bathman. Xavier : « celui-là, il était vraiment trop gentil... On l'a gardé huit mois ». Moi : « il est encore en vie ? ». Xavier : « non il est mort ». Moi : « c'est triste ». Acquiescement immédiat de la part de Jérémie : « ouais, c'est moi qui m'en occupais, pendant des mois, c'était vraiment triste... Tu vois Bathman à la fin je n'avais même plus besoin de faire comme je t'ai montré tout à l'heure ... ah la fin Bathman, il était tellement habitué à nous qu'il venait et qu'il tendait la fesse tout seul pour la piqûre, et puis après il attendait sa cacahuète bien sûr ! ».

Xavier enchaîne : « on croit parfois que l'on est sans cœur mais ce n'est pas vrai. Mais ce que les gens ne comprennent pas, c'est qu'on en a besoin. Là en Angleterre, ils ont failli tuer dix gars parce qu'ils sont passés directement de la souris à l'humain. C'était apparemment pour un immunosuppresseur. Alors que si on avait fait deux essais sur des primates, on aurait tout de suite su ! On en aurait fait sur deux et puis ils seraient morts ».

Le groupe se reforme dans les vestiaires. Ils évoquent à mon attention les résultats, pour le moment décevant, de leurs xénogreffes. Leur précédente greffe a donné lieu à un rejet très rapide. Clarisse : « le dernier, on a eu une survie à J 9, sans traitement immunosuppresseur on a normalement une survie de J 7, J 8 ». Xavier : « nous, on pensait qu'on aurait une survie de deux mois ». Ces animaux, comme me l'explique Jérémie, reçoivent un traitement très lourd, des médicaments en ambulatoire, de la chimiothérapie, et « pleins d'autres choses ». Dès la fin de l'opération, ce sont les animaliers qui reprennent le contrôle, ils vont passer des nuits dans le bloc pour s'occuper des animaux. Jérémie s'exclame : « c'est à nous de jouer maintenant ! ». Clarisse me dit qu'elle va me raccompagner, nous sortons du bloc avec les deux chirurgiens. Nous laissons derrière nous les deux animaliers et les deux babouins. »

Cet extrait de terrain donne à voir le changement de place que j'opère dans la situation. Alors que j'avais été jusque-là tenue à distance et maintenue dans une position d'étrangère, ma place se transforme : je pénètre dans l'espace caché et devient, l'espace de quelques heures, une « quasi-membre » puisque je participe activement à l'expérimentation en réalisant moi-même des gestes de chirurgie sur les animaux endormis. Dès mon passage de l'autre côté, qui s'apparente à une forme d'inclusion à la situation, les relations avec les acteurs se sont apaisées. Ce processus a été pour moi surprenant. Tout d'abord, parce que jusqu'à présent les acteurs me tenaient à distance et je ne m'attendais pas à un tel basculement. Par ailleurs, lors des différentes enquêtes ethnographiques que j'avais pu mener à l'abattoir ou dans le laboratoire de physiologie (Rémy 2009), si on m'avait bien proposé de participer - lorsque je regardais directement des acteurs tuer ou expérimenter -, jamais cette proposition ne m'avait été faite de façon sérieuse. Ici, une position périphérique est intenable, il s'agit donc d'essayer de comprendre pourquoi.

Des éléments de compréhension sont présents dans l'extrait. Ils renvoient notamment au discours du chirurgien-chef lorsqu'il me demande de participer. Il défend à nouveau devant moi la « nécessaire froideur » de l'expérimentateur, ce dernier se trouvant « ralenti » par l'« éthique », la conséquence en étant que la recherche européenne est « en train de perdre la partie ». Ce discours synthétise des propos que j'ai entendus de manière récurrente sur le terrain. Cette injonction à la froideur entre en dissonance avec la régulation gradualiste : l'éthique, qui remet en cause cette distance émotionnelle,

vient mettre à mal la « liberté » des expérimentateurs et cela est d'autant plus préjudiciable qu'elle n'est pas à l'œuvre partout. Bref, le dispositif gradualiste émerge au sein d'un système bien plus vaste, que l'on pourrait qualifier de global, au sein duquel le raisonnement dualiste demeurerait dominant. Selon les acteurs du laboratoire, les scientifiques chinois, indiens, et, dans une moindre mesure, américains, évoluant dans un contexte où la forme politique dualiste reste à l'œuvre, devraient à terme prendre nécessairement l'ascendant. Les acteurs s'appuient donc sur cette divergence supposée pour actualiser *in situ* des éléments caractéristiques de cette forme politique dualiste. Par exemple, affirmer l'importance d'une distanciation à l'égard du devenir des animaux et la défendre contre « ceux qui n'y connaissent rien » revient à affirmer que le regard des scientifiques est un regard différent des autres car le but de la pratique est de produire de la science et nécessite une retenue émotionnelle qui peut apparaître « cruelle » aux yeux du néophyte. Regarder l'expérimentation, s'en constituer spectatrice comme j'ai essayé de le faire, c'est donc être témoin de cette insensibilité – nécessaire selon les acteurs à la production de connaissances scientifiques - et donc pouvoir potentiellement s'en émouvoir, d'autant plus dans une situation où la proximité entre hommes et animaux est affirmée de manière aussi criante.

Au cours de l'enquête, si les acteurs ont souvent évoqué la présence des primates et leur statut de cobayes, ils n'ont quasiment jamais abordé la question des animaux donneurs, les cochons. Cette asymétrie est à nouveau présente lorsque j'observe directement les pratiques : avant le prélèvement, les donneurs suscitent l'indifférence ou parfois font l'objet de commentaires dégradants, et après le prélèvement, ils sont très rapidement euthanasiés et disparaissent de la scène. Le cadrage des receveurs primates est lui bien différent : ils jouent le rôle des patients et doivent survivre le plus longtemps possible ; ils sont perçus et traités comme des êtres sensibles et l'ensemble des acteurs leur témoignent de l'attention et de la considération. A contrario, les cochons sont « objectivés » (Rémy 2009), la mise à distance s'accompagnant ici parfois de l'expression d'une forme de dégoût (« ça pue », « la bidoche » etc.). Il est frappant de constater que les acteurs, en dépit de ma présence, qui est source de trouble, ne cherchent pas à masquer ce traitement asymétrique entre donneurs et receveurs : même Clarisse, que je remarque toujours préoccupée par ce que je peux observer, s'engage de la même manière avec les donneurs. Ce type d'engagement ne semble pas poser de problème, il

va de soi. Au-delà donc de la question de l'existence d'un lien, celle de l'échelle des êtres me semble ici en jeu. Les babouins – qui sont les substituts des patients humains – sont rehaussés, tandis que les cochons – qui doivent être prélevés puis euthanasiés – sont dégradés, mis à distance. Un mode de classification gradualiste fait irruption dans la situation : les primates sont traités comme des quasi-humains, mais, dans le même temps, les cochons donneurs, en-deçà sur l'échelle des êtres, sont mis à distance. L'émergence de cette discontinuité dans la classification peut s'apparenter à la réapparition d'une nouvelle forme de dualisme et à la mise en œuvre partielle d'un « compartimentage mental ». Comme dans le laboratoire de physiologie, mais dans une nouvelle configuration, insensibilité et sensibilité pour les cobayes émergent donc conjointement.

Toutefois, en dépit du rehaussement, les expérimentateurs ont besoin de marquer une différence entre primates et humains : comme le dit un chirurgien, « là j'ai moins la pression, car ce n'est pas un humain ! ». Cette mise à distance est aussi visible à travers des détails comportementaux qui renvoient à des formes mineures de dégradation : certes, les babouins suscitent de l'attention et même de la compassion, mais la manière de les désigner est également marquée par le rabaissement et la condescendance. Les babouins ne sont pratiquement jamais nommés, mais bien plutôt appelés d'une façon générique « pépère » ou « mémère ». Ces animaux, parfois menaçants, suscitent de la crainte, mais aussi du dégoût ; comme le note par exemple un animalier, les femelles sont « plus dégueulasses ». À travers un ensemble de gestes et de discours, les receveurs apparaissent donc, à plusieurs reprises, mis à distance. Car n'oublions pas la finalité de l'activité : ces animaux sont des cobayes en bonne santé sur lesquels on expérimente une technique qui conduira irrémédiablement à leur mort ou leur euthanasie si la souffrance est trop importante.

Comme l'avait souligné D. L. Wieder (1980), l'expérimentation sur les animaux repose sur la rencontre de consciences incarnées – humaines et non-humaines – et cette rencontre peut provoquer une sympathie qui conduit à une forme de personnalisation positive de certains animaux. La distance, la froideur, si elle est une attitude revendiquée dans la situation, ne résume pas l'engagement des acteurs auprès des non-humains. La compassion pour le devenir des cobayes peut, à certains moments, s'épanouir et même, en fonction des préoccupations pratiques des acteurs, se transformer en attachement. La

figure de Bathman apparaît, dans son outrance, comme un révélateur de l'inachèvement de l'humanisation du traitement des autres receveurs non-humains. Cette figure donne à voir l'expression *in situ* d'un gradualisme abouti : l'animal fait alors l'objet d'un traitement particulièrement respectueux. Il est intéressant de souligner que les acteurs ont évoqué Bathman à la fin de ma journée d'initiation : un chirurgien et un animalier me montrent le portrait accroché au mur, alors que j'ai fait mes preuves et que le malaise suscité par ma présence s'est atténué. Il s'agit d'une confiance, presque d'un secret qu'ils partagent avec moi. Selon moi, cette confiance résulte directement du changement de « place » que j'ai opéré : en acceptant de me « salir les mains », j'ai atténué le trouble suscité par mon regard et, surtout, reconnu implicitement l'importance du travail expérimental pour la démarche scientifique. Mais ce qui est frappant ce sont les affects de malaise et de tristesse qui accompagnent ce dévoilement, notamment chez les animaliers, mais pas uniquement. On imagine alors difficilement comment l'ensemble des babouins pourraient devenir des « Bathman » : la prise en compte du cobaye dans son individualité et la reconnaissance de celle-ci, qui s'apparente à l'expression aboutie de la réglementation gradualiste, a un coût élevé dans une situation où les cobayes sont soumis à des manipulations dures et irréversibles quant à leur issue.

L'observation ethnographique donne ainsi à voir un traitement des animaux cobayes complexe et ambivalent. Les cochons donneurs sont clairement mis à distance, ce qui témoigne de l'actualisation d'une forme de classification dualiste et de l'émergence *in situ* d'un compartimentage mental : le regard des chercheurs sur cette catégorie d'êtres est objectivant. Les babouins receveurs sont quant à eux quasi-humanisés mais, dans la grande majorité des cas, cette humanisation n'est pas achevée : l'engagement pratique révèle le rappel constant, sur un « mode mineur » (Piette 1996), de la différence avec les humains et de l'apparition dans l'interaction de micro-dégradations. L'étrangère que je suis, introduit dans la situation la figure de la non-initiée, qui pourrait juger « cruelles » ces formes plus ou moins mineures de distanciation pourtant nécessaires, selon les acteurs, à la mise en œuvre du modèle animal. D'où le changement de place que j'ai dû opérer lors des expérimentations.

En ce sens, les réactions suscitées par mon observation participante illustrent l'effet protecteur de la forme politique dualiste : cette barrière avec le monde extérieur garantit un rapport plus apaisé à la pratique. A contrario, le dispositif gradualiste est

source de tensions morales accrues chez les acteurs et le traitement compassionnel des cobayes, s'il émerge bien dans la situation observée, doit être modulé, limité par des rappels de différence ou des micro-dégradations. La tension entre contrainte d'identité et contrainte de différence se vit à l'intérieur du laboratoire biomédical dans l'alternance de distance et de sollicitude à l'égard des cobayes : par moments, c'est la froideur qui s'impose afin de procéder aux gestes d'expérimentation - mais ce compartimentage mental ne saurait avoir de témoin -, à d'autres, c'est la compassion et l'attachement qui transparaissent - mais, lorsqu'ils apparaissent excessifs, ils sont suivis de l'expression d'une gêne ou d'une tristesse. Décloisonner le laboratoire reviendrait alors à exposer au grand jour cette ambivalence et cette instabilité interactionnelle des expérimentateurs.

Conclusion

Les deux enquêtes relatées dans cet article donnent à voir une pratique de l'expérimentation animale qui atteste de l'existence d'un « compartimentage mental » chez les scientifiques tout en nuancant son emprise sur eux : ce compartimentage apparaît plus ou moins poreux selon les personnes et les situations. En effet, des expressions récurrentes de sensibilité pour le devenir des cobayes ont également été relevées au sein des deux laboratoires. Toutefois, ces expressions ne se déploient pas de manière similaire. Dans le laboratoire de physiologie, les scientifiques restent relativement détachés des animaux naturalistes et la charge affective liée à l'instrumentalisation et la mise à mort n'est pas portée par l'ensemble des acteurs. La forme sacrificielle mise au jour rend visible la place particulière qu'occupent les animaliers éleveurs qui font le « don » des animaux dont ils ont la charge et rappellent, tout au long du processus d'apparition de l'animal analytique, la valeur de l'animal naturaliste. Dans le laboratoire biomédical, si les primates-patients font l'objet d'une considération et d'un soin particulier, il n'en va pas de même des cochons donneurs dont le traitement suscite une forme éclatante d'insensibilité et de compartimentage. La comparaison entre les deux sites rend saillante une différence dans leur organisation interne qui pourrait en partie « expliquer » ces résultats. Dans le laboratoire de

physiologie, les cobayes sont élevés sur place par des animaliers, ceux-ci se faisant les porte-parole de ceux-là, tandis que, dans le laboratoire biomédical, les cochons sont élevés sur d'autres sites et aucun humain n'a le temps de développer un lien avec eux. En somme, dans le laboratoire biomédical, il n'existe pas de réel porte-parole des animaux donneurs qui sont des êtres anonymes et interchangeableables. La comparaison rend ainsi possible un premier constat : l'existence de liens entre humains et cobayes semble être une des conditions nécessaires pour qu'un traitement sensible, plus respectueux émerge. Ce constat apparaît renforcé par une seconde observation : dans le laboratoire biomédical, les babouins séjournent beaucoup plus longtemps que les donneurs dans les animaleries avant et après les expérimentations, et se trouvent au contact d'humains – les animaliers de laboratoire – tout au long de leur séjour. Lorsque j'ai eu l'occasion d'observer les animaliers en charge des primates, il est apparu que ceux-ci développaient des liens affectifs avec certains de ces cobayes, notamment ceux décrits comme les plus « dociles » : le traitement respectueux concerne donc des êtres singularisés avec lesquels une relation dans le temps peut se développer et qui « coopèrent » au travail expérimental.

Au sein des deux laboratoires, la question de l'expérimentation sur les primates est apparue comme particulièrement « sensible » et il m'a été soit impossible, soit particulièrement difficile d'assister aux expérimentations sur ce type d'êtres. Les observations que je suis finalement parvenue à mener permettent de mieux comprendre les raisons de cette difficulté. Dans le laboratoire biomédical, les primates jouent le rôle de substitut des patients humains et leur traitement se révèle en phase avec la réglementation gradualiste. Les scientifiques opèrent des cobayes qui sont pris en compte en tant qu'être sensibles, bien que des micro-dégradations de ce statut soient également apparues. Toutefois, l'observation ethnographique révèle les difficultés qu'éprouvent les expérimentateurs face à ce nouveau dispositif gradualiste. De nombreux propos relevés sur le terrain vont progressivement m'apparaître comme des rappels du dualisme : le laboratoire est largement perçu comme une zone devant demeurer à l'abri des regards des non-initiés et cela car la sensibilité qui s'exprime parfois s'accompagne aussi, quoique de manière différente selon les catégories d'êtres, d'expressions d'insensibilité.

La notion d'« échelle des êtres » (Gayon 1992 ; Guillo 2015) me semble ici importante pour éclairer le traitement des animaux cobayes que j'ai pu observer au sein du monde

de l'expérimentation animale. Dans la perspective gradualiste, les primates sont placés très haut sur cette échelle, juste en dessous des humains, et leur instrumentalisation est jugée particulièrement problématique. Dans le laboratoire biomédical, les acteurs positionnent eux aussi, mais cette fois en pratique, les primates sur ce barreau, juste en dessous de l'humain. Quel est alors l'effet observable d'un tel rehaussement ? Il s'est accompagné de l'actualisation d'énoncés dualistes car le regard extérieur est apparu d'autant plus insupportable que les êtres qui sont soumis aux expérimentations sont bien reconnus *in situ* comme des proches, voire des quasi-humains. Pour le dire autrement, le rehaussement des primates a comme conséquence de rendre particulièrement inadmissible l'injonction réglementaire appelant à un décroisement du laboratoire d'expérimentation et se traduit en situation par des énoncés sur la nécessaire froideur-distanciation des expérimentateurs.

Le compartimentage mental apparaît ainsi à défendre au sein même d'une situation qui reconnaît aux primates un statut proche de l'humain : le traitement particulièrement sensible de *certaines* cobayes ne peut en effet effacer l'évidence d'une mise à distance d'une grande partie des non-humains soumis aux manipulations. En comparaison avec les processus de distanciation à l'œuvre dans des situations où des professionnels sont confrontés à la souffrance et la mort d'autres êtres humains, l'objectivation des cobayes non-humains apparaît ainsi plus poussé et parfois totale. À l'hôpital, des enquêtes ethnographiques donnent en effet à voir un traitement des malades et des mourants qui oscille entre personnification et réification : la mise à distance est toujours nuancée par un rappel de subjectivation (Kentish Barnes 2008 ; Boisson 2020). Malgré ce constat d'une objectivation parfois totale, l'insensibilité et la sensibilité, qui reposent sur des modalités de perception et de traitement des cobayes contradictoires, cohabitent souvent chez les acteurs de l'expérimentation animale. Ainsi, il apparaît possible de transposer l'analyse de Paul Veyne (1983) sur la croyance et la « balkanisation des cerveaux », c'est-à-dire « la coexistence en une même tête de vérités contradictoires », tel le sorcier de Lévi-Strauss qui « croit à sa magie et la manipule cyniquement » (p.94), à la question de la sensibilité au sein du laboratoire. Si le compartimentage mental s'avère moins poreux du côté des représentants de l'animal analytique que du côté des porte-parole de l'animal naturaliste, son apparition est parfois nuancée chez les participants aux expérimentations par des expressions de sensibilités, plus ou moins

intenses en fonction des espèces animales, de la possibilité d'établir un lien durable dans le temps et de l'« acceptation » par les animaux de leurs statuts de cobaye.

Bibliographie

Antoine, Suzanne

2002 « Réglementation française et réglementation européenne relatives à l'expérimentation sur les animaux », *Sciences et techniques de l'animal de laboratoire*, 27 : 5-12.

Arluke, Arnold & Sanders, Clinton R.

1996 *Regarding animals*. Philadelphia, Temple University Press.

Baldin, Damien

2014 *Histoire des animaux domestiques. XIXe-XXe siècles*. Paris, Seuil.

Bernard, Claude

1951 *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale I*. Paris, Larousse.

Boisson, Marine

2020 *Mourir en moderne : une sociologie de la délégation*, Thèse pour le doctorat de Sociologie, Paris, EHESS.

Boltanski, Luc

2004 *La condition fœtale*. Paris, Gallimard.

Bory, Jean-Yves

2013 *La douleur des bêtes. La polémique sur la vivisection au XIXe siècle en France*. Rennes, Presses Universitaire de Rennes.

Chapouthier, George

1990 *Au bon vouloir de l'homme, l'animal*. Paris, Denoël.

Descola, Philippe

2005 *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.

Dewey, John

1926 « The Ethics of Animal Experimentation », *The Atlantic*. En ligne : theatlantic.com/magazine/archive/1926/09/the-ethics-of-animal-experimentation/305429/.

Diamond, Cora

2004 *L'esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*. Paris, PUF.

Dodier, Nicolas

2003 *Leçons politiques de l'épidémie de SIDA*. Paris, Editions de l'EHESS.

Favret-Saada, Jeanne

2009 *Désorceler*. Paris, Editions de l'Olivier.

Gayon, Jean

1992 *Darwin et l'après-Darwin. Histoire de l'hypothèse de sélection naturelle*, Paris, Editions Kimé.

Guillo, Dominique

2015 « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *Revue Française de Sociologie*, 56 : 135-163.

Hubert, Henri & Mauss, Marcel

1968 « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice », in Mauss Marcel, *Œuvres*, Tome I. Paris, Minuit.

Ingold Tim

2007 *The Perception of the Environment: Essays in Livelihood, Dwelling and Skill*. London, Taylor & Francis.

Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste

2015 *L'éthique animale*. Paris, PUF.

Kentish-Barnes, Nancy

2008 *Mourir à l'hôpital*. Paris, Seuil.

Lynch, Michael

1988 « Sacrifice and the Transformation of the Animal Body into a Scientific Object : Laboratory Culture and Ritual Practice in the Neurosciences », *Social Studies of Sciences*, 18 (2) : 265-289.

Marguénaud, Jean-Pierre

2011, *Expérimentation animale, entre droit et liberté*, Versailles, Quae.

Russel, William & Burch, Rex

1959, *The Principles of Humane Experimental Technique*. Londres, Methuen.

Piette, Albert

1996 *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris, Métailié.

Rémy, Catherine

2009 *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris, Economica.

2006 « Pratique sacrificielle et activité scientifique. Enquête ethnographique dans un laboratoire de physiologie », *Sociologie du travail*, 48 : 226-239.

2021 « Les animaux utilitaires peuvent-ils se transformer en victimes innocentes ? Ethnographie combinatoire de pratiques confinées en abattoir et en laboratoire », *ethnographiques.org*, 41 : <https://www.ethnographiques.org/2021/Remy>

2022 *Pour une sociologie de l'échelle des êtres. Hybrides, enquêtes sur la transplantation de l'animal à l'humain*. Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches (Sous la direction de Sophie Houdart), Université Paris Nanterre.

Ryder, Richard D.

1998 « Some Basic Objections to Animal Experiments », in *The Ethics of Animal Experimentation*, Proceedings of the European Congress, 17-18 décembre 1996, Bruxelles, *European Biomedical Research Association (EBRA)* : 51-56.

Servais, Véronique

2010 “Une pragmatique de la souffrance animale”, in Guichet Jean-Luc, ed., *Douleur animale, douleur humaine. Données scientifiques, perspectives anthropologiques, questions éthiques*, Quae : 91-105.

Sharp, Lesley

2019 *Animal Ethos. The Morality of Human-Animal Encounters in Experimental Lab Science*. Oakland, University of California Press.

Veyne, Paul

1983 *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* Paris, Seuil.

Viveiros De Castro, Eduardo

2014 “Perspectivisme et multinaturalisme en Amérique indigène », *Journal des anthropologues*, 138-139 : 161-181.

Wieder, D. Lawrence

1980 “Behavioristic Operationalism and the Life-World: Chimpanzees and Chimpanzee Researchers in Face-to-Face Interaction”, *Sociological Inquiry*, 50 (3-4) : 75-103.